

Leurs moulins nourrissent 6000 personnes par jour

Evoquer Haïti sans sombrer dans le désespoir, c'est possible. Grâce à la géologue de Versoix (GE) Sophie Paychère, 43 ans, et à son collègue haïtien Jumel Joseph, 38 ans, dont le projet agroécologique opère des miracles à la campagne depuis 2021. De passage en Suisse, ils témoignent.



© Cédric Reichenbach

Ci-dessous

Sophie Paychère et Jumel Joseph à Genève fin septembre.

▲ Séismes, cyclones, assassinat du président Jovenel Moïse fin 2021 et faim généralisée sur fond d'inflation et de doublement du prix de l'essence... Voisine de la République dominicaine, à 1h30 d'avion de Miami, la perle des Antilles, que le tsunami humanitaire post-tremblement de terre en 2010 n'a pas réussi à sortir de la misère, porte bien mal son nom. «Depuis janvier, indique un reportage de France Info, les violences en Haïti ont fait plus de morts civils que la guerre en Ukraine.»

Demander aux Haïtiens

Pourtant, deux habitants de cette île de 11 millions d'âmes permettent de déceler l'espoir au-delà des décombres et des nuages noirs s'échappant des véhicules en feu utilisés par les gangs pour bloquer les routes de Port-au-Prince: le leader paysan haïtien Jumel Joseph et la coopérante genevoise Sophie Paychère, qui étaient de passage dans notre pays pour célébrer les 60 ans de l'ONG romande Eirene Suisse (lire encadré).

«L'idée est venue de Jumel, souligne Sophie Paychère, en jetant un œil vers son collègue assis avec elle à une terrasse de Carouge. L'argent et les projets de l'étranger affluent en Haïti, mais on demande rarement aux Haïtiens ce dont ils ont vraiment besoin.» Et quand on le fait, la réponse peut surprendre. «Dans mon esprit, c'était clair depuis longtemps, pour améliorer la vie des gens, il fallait construire des moulins», affirme Jumel Joseph, parti à 18 ans de l'autre côté de la frontière, à Saint-Domingue, pour devenir mécanicien ajusteur avant de retourner au pays pour travailler dans sa ferme. Dans la commune montagnaise de Boucan-Carré, au centre du pays, où opère depuis 2016 l'association Jardins Wanga Nègès, dont sont membres Jumel et Sophie, «les agriculteurs devaient parcourir deux à trois heures de route avec leurs épis

de maïs et leur sorgho sur le dos, ou sur celui de leurs bêtes, pour se rendre en ville afin de moulinier leur récolte; ils devaient ensuite revenir chez eux avec la marchandise...». Une tâche harassante. Et de nombreuses heures en moins passées à cultiver les champs ou soigner les bêtes.

Changer la vie des gens

«Alors oui, résume Jumel Joseph, dernier d'une fratrie de neuf enfants. On peut dire que l'apparition des moulins a changé la vie des gens de la vallée.» «Ils permettent de nourrir 6000 personnes chaque jour, précise Sophie Paychère, géologue diplômée de l'UNIL oeuvrant en Haïti depuis une dizaine d'années. C'est un service payant. Car casser les prix mettrait en danger les moulins des régions voisines.»

«J'étais persuadé que ça marcherait, mais pas aussi vite ni aussi bien», reprend Jumel Joseph qui est père de trois enfants. «Surtout qu'au départ, les frais étaient importants», remarque Sophie Payère qui a reçu l'appui d'Eirene pour obtenir les 10'000 francs nécessaires à l'achat du corps du moulin et à celui de son moteur. Un investissement remboursé en 18 mois seulement! «L'argent récolté depuis a servi à construire d'autres moulins installés dans de nouvelles bâtisses. L'un d'eux permet à la communauté d'obtenir de la farine de manioc ou d'autres racines; un autre encore a ouvert la possibilité de produire du beurre de cacahuète qui offre une belle plus-value aux paysans.» L'association Jardins Wanga Nègès dispose même d'une décortiqueuse, s'enthousiasme le binôme, qui explique avoir eu des sueurs froides au moment de récupérer le matériel, très lourd et nécessitant un camion, à Port-au-Prince, déjà en état de siège il y a un an et demi. Ce qui amène à évoquer un second miracle: l'ouverture d'une véritable piste agricole. Durant des années, Jumel avait en effet courageusement

Les moulins, qui permettent de transformer le grain en farine ou de fabriquer du beurre de cacahuètes, fonctionnent avec de l'essence.

enfourché sa moto chaque samedi pour se rendre sur l'étroit chemin de terre afin de l'élargir pioche et pelle en main. Avec Sophie et l'appui d'Eirene Suisse, le duo a réussi à faire intervenir les bulldozers de l'Etat, rendant enfin possible le transport des gens et des marchandises. «Ah oui, répète Jumel, qui semblait presque l'avoir oublié, la route, ça change tout!» Des voies de communication sûres et des moyens de transformer la production agricole locale: voilà ce dont Haïti a besoin, résume ce duo helvético-haïtien qui a redonné espoir aux paysans de la vallée. |



© Sophie Paychère/Eirene Suisse

En Haïti depuis 60 ans

«Nous étions la dernière vague de coopérants à partir de Suisse... en bateau! C'était en 1969, témoigne un retraité dans une vidéo diffusée lors de la fête des 60 ans de l'association Eirene («paix» en grec) organisée le 16 septembre à Apples, non loin de Morges. Nous avons d'abord rejoint le port d'Anvers, en Belgique, où nous avons patienté une semaine jusqu'à ce que le cargo qui devait nous transporter finisse de charger ses céréales. La traversée de l'Atlantique a duré 18 jours durant lesquels nous avons dû repeindre les parois extérieures du navire pour payer notre billet. Les marins, qui ne comprenaient pas pourquoi nous voulions nous rendre en Haïti, ont tenté jusqu'au dernier moment de nous en dissuader.»

C'était l'époque des Tontons Macoute, miliciens au service de François Duvalier, dit Papa Doc, le dictateur de la perle des Antilles. Une perle où la branche suisse d'Eirene International, créée par des membres des Eglises pacifistes (mennonites, quakers, etc.) pour promouvoir la non-violence suite à la guerre d'Algérie, opère depuis 1963. Fondée cette année-là aux Planchettes (NE) par le pasteur Willy Béguin à son retour d'Agadir, où il participait à la reconstruction après le tremblement de terre de 1961 au Maroc, l'ONG est également présente de longue date au Nicaragua, au Salvador, au Rwanda, au Congo et depuis quelques années en Ouganda. Comme les autres ONG de coopération au développement par l'échange de personnes, Eirene Suisse n'envoie pas d'argent (ou pour des projets ponctuels), mais des personnes prêtes à mettre leur force de travail et leurs compétences à disposition des populations des pays du Sud. En échange d'un salaire local et généralement pour une durée de deux à trois ans. |